



HAL
open science

Quand Varsovie rêve de hauteur

Jennifer Buyck, Ilona Woronow

► **To cite this version:**

Jennifer Buyck, Ilona Woronow. Quand Varsovie rêve de hauteur : Entre récit fictionnel et mythe urbain. Laurent Matthey; Christophe Mager; David Gaillard; Hélène Gallezot. Faire des histoires ? Du récit d'urbanisme à l'urbanisme : faire la ville à l'heure de la société du spectacle, Fondation Braillard Architectes, Genève, Suisse, pp.75-80, 2013. hal-00975308

HAL Id: hal-00975308

<https://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-00975308>

Submitted on 15 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quand Varsovie rêve de hauteur

Entre récit fictionnel et mythe urbain

Varsovie se réécrit sans cesse

Les uns la nomment «ville-palimpseste», les autres, «manuscrit qui s'auto-efface». Rayée pendant la guerre, gribouillée par les rescapés, retracée par les urbanistes, ponctuée de bâtiments commerciaux dans les années 90 eux-mêmes biffés aussitôt pour faire place à des gratte-ciels dans les années 2000, Varsovie se réécrit sans relâche. De nos jours, en réaction à l'absence d'un plan d'aménagement urbain, la presse locale et nationale, pour professionnels ou pour amateurs, esquisse sur papiers, réseaux sociaux et sites internet, son avenir dans un laboratoire virtuel d'esthétique et de politique urbaine. Nourri du raisonnement des urbanistes, de l'audace des architectes, de l'appétit des promoteurs, des spéculations des politiciens, du mécontentement, des attentes et des désirs des habitants, le Varsovie de l'avenir se situe sur le plan de l'*entre-savoirs*.

Quand Varsovie rêve de hauteur

Dans le paysage contemporain de Varsovie, la tour occupe une place à part. Carte de visite de la métropole moderne, emblème de la grandeur, de la puissance, de la vitalité et du risque (Setkowicz, 2002), elle focalise les controverses idéologiques et politiques jusqu'à alimenter des projets écologiques ou même des visions futuristes de transports en commun. Depuis l'exposition d'Oskar Hansen en 2005 intitulée «Le Rêve de Varsovie», présentée à la Fondation de la Galerie Foksal, la tour incarne symboliquement la passerelle entre le passé et le futur. Selon l'architecte en charge de l'exposition, le Palais de la Culture et de la Science exerce une domination écrasante sur son entourage, tel un roi entouré de valets. D'après lui, seule une tour d'une forme nouvelle pourrait apporter une réponse intelligente au vestige du soc-réalisme : «Forme Ouverte» s'imposerait à la «Forme Fermée», le dialogue étoufferait l'autoritarisme et la violence, l'ambivalence se substituerait à l'univoque.

Varsovie imaginaire : du rêve au mythe

Objet d'échanges passionnels à grande échelle, les tours de Varsovie exemplifient ce que nous appellerions un *mythe urbain postmoderne*. L'analyse du fonctionnement et du rayonnement de ce dernier montrera que de même qu'il peut exprimer des réactions instinctives et servir des intérêts financiers mobilisé sous forme de storytelling, il irrigue abondamment un discours rationnel. En effet, chaque orientation politique, chaque collectivité scientifique à la fois se ressource et renseigne son *patrimoine imaginaire* : davantage une zone de formation qu'un recueil de réponses préfabriquées, c'est une infra-scène composée d'images et d'histoires qui assure leur signification aux idées. Grâce à l'imaginaire, les idées sont non seulement intelligibles, mais aussi excitantes, inquiétantes, génératrices d'action.

D'une discipline à l'autre, les patrimoines imaginaires se croisent. Les politiciens, les urbanistes, les promoteurs et les habitants partagent un certain nombre d'images et d'histoires communes. Or, c'est à partir d'une telle concertation non-institutionnelle qu'émerge le mythe véhiculé par les tours de Varsovie. En raison de sa provenance hétéroclite, il comporte des engagements mais aussi des risques de raccourcis dangereux. Ses promesses peuvent être aussi bien sérieuses que trompeuses, mal-entendues ou décevantes. L'interroger paraît un enjeu de premier ordre.

La part rationnelle du mythe

La pensée rationaliste est une manière d'instaurer un lien social par le biais d'une vision du monde cohérente et partageable. Corrélativement, les activités ludiques, symboliques, artistiques et religieuses se sont développés à travers les siècles pour permettre à l'homme de fabriquer un système de repères opérant face à la complexité du monde. Sans vouloir déterminer leur référentiabilité, nous pouvons affirmer que toutes les formes d'intelligibilité et de partage sont «indexés sur le réel», pour reprendre l'expression de Jean-Marie Schaeffer (2005). L'orientation commune vis-à-vis du réel les rend perméables entre-elles et les ouvre à une osmose constante. D'un intérêt catégoriel indéniable, la distinction entre le rationnel et l'irrationnel pourrait faire oublier la diversité de compétences acquises par l'homme pour domestiquer son habitat. Alors que le discours rationnel distille la réalité et la décompose en des concepts bien délimités, compréhensibles, le mythe ressemble plutôt à une prise d'images qui conserve la trace des motivations et des rapports complexes issus du réel. Si différentes soient-elles, les deux formes d'expression ne sont pas forcément exclusives l'une de l'autre. Depuis le XVIII^e siècle, le discours rationnel assimile le mythe, en le reformulant dans son propre langage (Détienne, 1981). De manière plus ouverte, de part sa nature, le mythe englobe le point de vue rationnel pour l'insérer dans un réseau de rapports complexes avec d'autres formes d'intelligibilité. Nous nous intéresserons dans la présente réflexion au second cas de figure, celui dans lequel l'interaction entre rationnel-irrationnel n'est pas maîtrisée.

La part historique du mythe

Chaque époque élabore des mythes à son image : le contenu et la structure même du mythe s'adapte à son contexte. Alors que les anciens et les premiers modernes tissent encore de grands récits, dans le laboratoire littéraire de Balzac, Baudelaire et Mallarmé, le mythe subit une double transformation. En premier lieu, la forme du récit se rétracte au profit d'une forme plus compacte, iconique ; en second lieu, le nostalgique *illo tempore* tourné vers le passé s'efface en vertu d'un regard dirigé vers l'avenir (Edelstein, 2007). Outil violent, précis et contagieux, le mythe est désormais reconnu comme un moyen efficace de la transmission des idées et des idéologies (Sorel, 1908).

Des micro-récits qui font le mythe

À l'époque où la pensée analogique, plurivoque, souple, mobile voire faible s'impose au raisonnement univoque, démonstratif et normatif (Hottois, 1998), le mythe se dessine comme un entrelacs d'histoires courtes au statut ambivalent, entre image et histoire. La contraction du récit modifie en profondeur sa structure traditionnelle résumée par Francesca Polletta (2006). Généralisées, les micro-scènes de la vie quotidienne ne se déroulent plus dans une chronologie qualifiable et la présence de personnage(s) n'est plus indispensable. La consistance causale et l'identité des valeurs sont noyées dans une forme généralisée de partage sensible. Seules la nécessité de surprise et la fonction intégrative des anciens récits sont conservées. C'est grâce à elles que, malgré sa transformation, le récit reste socialement

identifiable en tant que récit. Quant au mythe, ayant perdu sa valeur traditionnelle d'ancrage et de garantie, il garde toutefois sa valeur fédératrice l'associant aux opérations magiques qui n'ont pas «pour but d'établir clairement, aux yeux du locuteur, ce qu'il pense réellement, mais d'établir une relation avec celui qui se trouve en face, que ce dernier soit susceptible de l'aider ou non» (Delattre, 2010).

Des micros-récits qui font les tours ?

Alors qu'à l'aube du XVIII^e siècle le grand récit mythique expliquait et que deux cent ans plus tard les icônes mythiques décrétaient, aujourd'hui des micro-récits tissent des liens. Anecdotes de chantier, exclamations des passants, chansons, hymnes pour l'«ingénierie extrême», discours de fierté des ouvriers, harangues politiques, visualisations informatiques commentées, visites guidées filmées, scènes de vie de tous les jours, descriptions brodées d'anecdotes : il serait vain de chercher un fil logique reliant toutes les histoires inspirées par les tours de Varsovie. Le récit qui assure leur cohérence s'écrit en creux, en distillant «l'hyper-complexité du réel en un modèle imaginaire, schématique et unifiant» (Citton, 2009). Pour dégager son sens, il faut interroger ses expressions les unes au regard des autres. Alors en décortiquant leurs maillages, au delà d'un partage sentimental, se dessinera un système commun de références participant du mythe fondateur d'une société postindustrielle et postcommuniste. En partant de l'intertexte composé d'énonciations éparpillées et hétérogènes (Genette, 1982), nous tenterons de reconstruire l'histoire de l'élévation de la capitale, le mythe d'une Varsovie nouvelle forgé par l'imaginaire collectif. Trois études de cas, «Warsaw Trade Center» réalisée par l'agence américaine RTKL et l'agence polonaise MWH-Architekci – terminée en 1999 –, «Zlota 44», nommée aussi «Voile de verre», de Daniel Libeskind – en cours de construction – et «Lilium» de Zaha Hadid – en projet –, nous serviront d'appui afin de nous interroger sur le statut, la fonction et les ressorts des histoires et des images assurant la visibilité/la lisibilité de la fabrique de tours.

Dépassements

Il est communément admis que les tours donnent lieu à toutes formes de dépassements. La question de la hauteur est en effet récurrente. Il faut aller toujours plus haut, être de plus en plus audacieux. À Varsovie, impossible de s'engager corps et âme dans cette *folie des hauteurs* (Paquot, 2008). La présence du Palais de la culture est écrasante et c'est seulement aujourd'hui que les architectes commencent à être autorisés à dépasser ses quelques 230 mètres de hauteur. Le projet de Zaha Hadid supplante de 30 mètres symboliques le plafond historique fixé par le Palais. C'est la seule exception à la règle. D'autre part, la course à la hauteur est aussi freinée par la crise immobilière. En cours de route, des tours sont rabotées, faute de moyen. Dépassements mitigés, avortés, remis au lendemain. Les urbanistes sont eux aussi dépassés. Alors que dans les années 70, ils participaient activement à la fabrique urbaine, leur rôle est aujourd'hui moindre et les promoteurs les ont remplacés (Kowalewski, 2009). La planification, laissée pour compte, traverse une crise de fond. Les réglementations urbaines sont mises à mal par la planification libérale, laquelle laissant une sensation d'inachevée, de friche (Staniszki, 2009). C'est alors la notion même de métropole qui semble dépassée. La métropolisation se fait sauvage et les tours font office de mauvaises herbes dont la croissance, la disposition et la nature échappent à toute tentative de rationalisation. Mais les tours ne sont pas les seules à participer à cet enrichissement urbain car le périurbain est à l'horizontal ce que les tours sont à la verticale.

Standards

Si les tours abritaient essentiellement des bureaux, elles accueillent aujourd'hui de

nombreux logements et toutes participent à la densification du centre. Bien que de nombreuses références soient faites au mode de vie et de vivre en ville américain, les deux modèles demeurent bien distincts. À Varsovie, pas de maillage de rues prédéfini. Il est impossible de consolider un quartier dense, une « ville tourée » (Paquot, 2008). On n'y trouve aucune artère de buildings. Le tissu est lâche, ponctué de gratte-ciels (Coudroy de Lille, 2009). La référence des agences immobilières est américaine mais la réalité est bien plus complexe. En fait, de manière inavouée, non recherchée et même repoussée, c'est le modèle d'urbanisation russe qui est à chaque coin de rue. Les tours sont des totems urbains, isolés, perdus dans des milieux quelconques. Une image que l'on ne peut d'ailleurs que rapprocher de celle de la villa isolée dont la forme polonaise traditionnelle est celle du manoir. Influencées – consciemment ou non – de tout ceci, les tours de Varsovie en deviennent des objets hybrides à l'identité impalpable et pourtant de plus en plus personnalisés. Munies de profil facebook et de sites internet indépendants, photographiées par les amateurs à toutes les étapes de leur construction, documentées par des films, les tours semblent mener leur vie. Pour paraître plus proches, familières à tout un chacun, elles sont dépourvues de caractère propre. En les personnalisant, paradoxalement on les dépossède d'identité. Elles deviennent toutes standard.

Horizons

Et pourtant, au niveau des formes, là encore c'est la course à l'extravagance. La tour postmoderne est aujourd'hui remplacée par des tours «design» : soubassements, fûts, couronnements sont abandonnés au profit de socles, enveloppes et terminaisons. Les formes se libèrent et deviennent par là-même ostentatoires. Zaha Hadi dessine un lys, Daniel Libeskind une voile. Ainsi se constitue un véritable catalogue d'objets à l'échelle distendue. Ces «tours détournées» (Paquot, 2008) ne sont pas pour autant sans voisinage. Elles s'ignorent les unes les autres – c'est certain – mais constituent toutes ensemble un étrange cabinet de curiosité et pourraient à terme façonner une *ville détournée tourée*. Ce phénomène n'est, par ailleurs, peut-être pas uniquement spécifique à Varsovie ? Hadid et Libeskind ne construisent-ils pas un peu partout ? On assisterait donc à l'édification verticale d'un monde émergent, aux métropoles internationales, reliées entre elles par des tours totems, objets de design audacieux. Les formes nouvelles appellent à de nouveaux ciels. Les images prises par des amateurs le 12 octobre 2012 lors d'un brouillard hors de commun font le tour de Pologne. Les promoteurs de «Zlota 44» ne sont pas en reste et montrent avec fierté les tours de Varsovie qui pointent leur nez au dessus des nuages. La promotion sociale est à l'image de ce débordement dans le ciel. «Varsovie à tes pieds, monte d'une classe», dit un slogan publicitaire pour «Lukacity» et «Babka Tower». La tour promet une déconnexion avec le chaos de la ville : être ailleurs, dans les airs, en voyage, toujours dans le beau temps.

Le plus dans la ville possible

Objet de débat permanent – sur ses formes, ses fonctions, ses hauteurs, ses atouts, son potentiel d'identité (inter-)nationale –, la tour est un lieu sensible des métropoles mondiales. Tantôt cœur d'une métropole, tantôt métropole dans une métropole, tantôt lien entre des métropoles, elle stimule une fabrique urbaine *par acuponcture*. Les tours s'élèvent aux endroits névralgiques comme des aiguilles sur un corps de patient.

Le moins dans la ville possible

Tout en restant le cœur de la métropole, la tour est un remarquable outil d'évasion. Symbole de la promotion sociale, combinant la réussite, le travail et le loisir, elle esquivé les questions de mixité. La tour crée un grand paysage qui transforme la ville en toile de fond. Ainsi, elle nie la métropolisation sauvage et rétablit l'ordre. Son potentiel d'évasion est dû à

des stratégies de modeler le temps. Le clivage entre le regard porté par les passionnés des tours et par leurs usagers est à ce titre parlant. Les promoteurs de «Zlota 44» leurent les potentiels clients avec une terrasse boisée, une piscine, un jacuzzi, une salle de réception et un cabinet réservé aux fumeurs de cigares : tel un havre de paix paradisiaque. Les passants de la rue, au contraire, perçoivent dans le même bâtiment l'expression de la course et de l'effervescence. La tour incarne l'accélération, la contraction du temps en un seul moment. Plus rapide est la construction, plus rapides sont les ascenseurs, plus la tour fait rêver, plus elle est excitante (Virilio, 2010). La tour décline ainsi deux formes de négation de la temporalité banale, celle d'en bas : le hors-temps d'un autre monde et le temps instantané.

Tours d'Ivoire

La tour peut engendrer de différentes postures de la part de ses habitants. Dans une retraite s'isole celui qui refuse tout contact ou tout engagement. Dans un refuge, l'habitant peine à survivre. L'asile serait une vie imaginée, tentée malgré tout. Dans tous les cas, la tour distille, épure, affine, consolide et totalise. Seulement, les dangers du *total*, les varsoviens s'en souviennent encore : «C'est parfois trop commode d'être intraitablement cent pour cent et de se réfugier dans la tour d'ivoire de la pureté, quand tout chancelle et fêche le camp alentour» (Barbusse, 1935 : 149).

Tendre l'oreille

Dans la société qui promeut l'accès illimité à l'information et à la communication, l'homme s'est adapté, en créant un outil, certes, imparfait, mais compréhensible par tous. Faire des histoires dans le monde d'aujourd'hui répond à une de ses valeurs fondamentales. Un outil qui, contrairement aux lourdeurs des théories, se démarque souvent par une certaine grâce, légèreté, précision et virtuosité (Citton, 2009). Un discours dit rationnel ne charrie-t-il pas parfois des informations insensées voire dangereuses ? Ne peut-il pas endormir l'attention du lecteur dans une extrême minutie du détail ? Mais ici, le danger des micro-récits n'est pas dans leur forme. Il réside dans le narcissisme latent de leur mode de transmission. Roberto Calasso avait avancé que le mythe est "une narration que l'on ne peut comprendre qu'en narrant" (Calasso, 1988). Si tout le monde se met à raconter des histoires qui assurera le rôle de relai, traditionnellement réservé à l'humble mais indispensable lecteur ? S'il manque quelque chose à ce monde transi d'histoires, c'est peut-être une solide culture de l'écoute car la promesse n'engage que celui qui l'entend.

Sources citées :

Barbusse H. 1935, *Staline : un monde nouveau vu à travers un homme*, Paris, Flammarion.

Calasso R., 1991 (1988), *Les noces de Cadmos et Harmonie*, Paris, Gallimard.

Citton Y., 2009, *Mythocratie : storytelling et imaginaire de gauche*, Paris, Amsterdam.

Coudroy de Lille L., 2009, *La construction de logements depuis 1990 : une reprise en demi-teinte*, in Bérard E., Jaquand C. (dir.), *Architectures au-delà du Mur, 1989-2009* : Berlin, Varsovie, Moscou, Paris, Picard, pp. 203-220.

Delattre C., 2010, *Avant-propos. Construire le mythe : une perspective pragmatique*, in Auger D., Delattre C. (dir.), *Mythe et fiction*, Presses Universitaires de Paris Ouest, pp. 21-31.

Détienne M., 1981, *L'invention de la mythologie*, Paris, Gallimard.

Edelstein D., 2007, *The Modernisation of Myth : From Balzac to Sorel*, *Yale French Studies*, 111, pp. 32-44.

Genette G., 1982, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Seuil.

Hottois G., 1997, *De la Renaissance à la postmodernité : une histoire de la philosophie moderne et contemporaine*, Paris, Bruxelles, De Boeck Université.

Kowalewski A., 2009, *Varsovie 1989-2009 : la transition difficile de la ville socialiste en métropole démocratique*, in Bérard E., Jaquand C. (dir.), *Architectures au-delà du Mur, 1989-2009 : Berlin, Varsovie, Moscou*, Paris, Picard, pp. 191-199.

Paquot T., 2008, *La folie des hauteurs : pourquoi s'obstiner à construire des tours ?*, Paris, Bourin.

Polletta F., 2006, *It was like a fever : storytelling in protest and politics*, Chicago, The University of Chicago Press.

Schaeffer J.-M., 2005, *Quelles vérités pour quelles fictions ?*, *L'Homme*, 175-176, pp. 19-36.

Setkowicz P., 2002, *O tożsamości budynków wysokich*, Cracovie, Polytechnique de Cracovie, thèse de doctorat en architecture.

Sorel G., 1908, *Réflexions sur la violence*, Paris, Marcel Rivière et Cie.

Staniszki M., 2009, *Varsovie : le chaos urbain, signe de la transition*, in Bérard E., Jaquand C. (dir.), *Architectures au-delà du Mur, 1989-2009 : Berlin, Varsovie, Moscou*, Paris, Picard, pp. 124-134.

Virilio P., 2010, *Le grand accélérateur*, Paris, Editions Galilée.

Auteurs

Jennifer Buyck, architecte, docteur en "Esthétique et sciences de l'art", maître de conférence à l'Institut d'Urbanisme de Grenoble, chercheur à Pacte - Université de Grenoble.

jennifer.buyck@upmf-grenoble.fr

&

Ilona Woronow, docteur en "Lettres et arts", chercheur associé au Centre de Recherche sur l'Imaginaire (CRI) de l'Université Stendhal-Grenoble 3.

iworonow@yahoo.fr